

La promenade de Julien et Ramado

Antoinette Vonlanthen

Sur le chemin parsemé de petits cailloux, de sable mêlé à la terre, couvert de feuilles déjà séchées par la bise de ce mois de décembre, l'enfant marche d'un pas alerte, tenant en laisse Ramado, le boxer. L'enfant, c'est Julien, douze ans. Il aime se balader avec son chien, s'échapper de la ville encombrée de monde et de voitures, des vitrines débordantes d'objets inutiles.

Ici, en fin d'après-midi, le ciel rose attendrit les bords de l'Aar. Ni tumulte, ni hâte, tout semble réglé selon un ordre majestueux qui vient de la rivière.

Ramado jappe en suivant des yeux les feuilles tourbillonner et tomber au sol. Julien se dit à lui-même, pensif : l'Aar a de la chance, personne ne peut la retenir, elle n'a pas de soucis, elle se la coule douce, le jour comme la nuit. Sans sortir de son lit, elle s'en va tranquillement au loin, en passant par Berne.

Sur le chemin, cette sorte de ruban entre la rivière et les étangs, Julien imagine vivre avec les arbres, les pierres et les animaux. Avec l'autorité d'un roi sauvage, il se dresse tout à coup devant un saule pleureur monumental. Il en regarde le tronc, passe ses mains sur l'écorce. Une voix s'élève de l'arbre :

- Toi, tu es différent des autres humains, dit le saule pleureur.
 - En quoi suis-je différent? demande Julien.
 - Les êtres humains bougent sans arrêt. Toi, tu restes tranquille à me regarder, à sentir mon bois, mes rainures. La plupart des êtres vivants se déplacent continuellement alors que moi, je reste des années et des années au même endroit. Je les vois courir, leurs visages grimaçants, les muscles du corps figés par l'effort. Quand ils voyagent dans leur cage en métal, le bruit de ferraille me casse les oreilles, dit le saule pleureur.
 - Tu n'aimerais pas voir autre chose que la rivière et le ciel? demande Julien.
 - Tu parles comme un fils de l'humanité, dit le saule pleureur.
 - Viens, appuie ton dos contre moi. Regarde : la rivière change d'habit à tout instant, de ses reflets jaillissent des perles au soleil, le vert tourne à la couleur turquoise au fond bleu, le vent remue les coloris au brun. La couleur des vagues s'adapte aux humeurs du ciel. Dans la splendeur de l'hiver, le lever du soleil miroite sur les vagues dansant le tango. Au coucher du soleil, à l'horizon flambant, la rivière appelle les pierres à glisser avec elle.
- Le saule pleureur continue :
- Toute l'humanité fait des efforts pour savoir, comprendre, s'exprimer. C'est ainsi qu'elle ne sait plus où elle va. Moi, je m'engage dans une grande entreprise naturelle. Je ne fuis pas la solitude comme le font les êtres humains. Lorsque la pluie tombe, je laisse déverser les nuages de leurs larmes. Lorsque le vent souffle, mes rameaux baissent les bras et ils pleurent avec la pluie. Quand le vent souffle, mes branches se dépensent sans compter. Bientôt, elles craqueront sous le blanc de la neige.
 - Dis-moi, saule pleureur, as-tu déjà entendu parler de Noël? demande Julien.
 - Oui, bien sûr! Les sapins sont chaque année effrayés. Lorsqu'ils arrivent à leur plus bel âge, les êtres humains les scient pour les vendre à ceux qui courent toute l'année. Pour les quelques heures où les individus restent assis dans leur chambre, bien au chaud, ils garnissent mes amis de guirlandes et de bougies. Je ne sais pas ce qu'il faut en penser. Pour certains de mes amis les sapins, c'est la terreur de se voir ainsi tronqués. Ils se sentent traités avec injustice. Mais je connais aussi des

sapins généreux qui sont prêts à accepter de mourir pour faire le bonheur des enfants à Noël. Je connais même des sapins qui se réjouissent, car jamais de leur vie ils ne sont tant admirés.

Tandis que l'arbre parle ainsi, Julien s'éloigne du saule pleureur tout en le regardant de loin. Il s'assied sur une grosse pierre, au bord de la rivière. Ramado prend place à ses côtés. Les deux ont écouté le saule pleureur, impressionnés par sa personnalité. Ramado pose son menton carré sur les genoux de son maître. Julien lui demande:

- Tu crois, toi, ce que raconte le saule pleureur?
- Pourquoi poses-tu cette question? Accepte ses paroles comme lui laisse venir la pluie, la tempête et le soleil. Il ne faut pas lui en vouloir. As-tu vu comme il s'est mis en quatre pour nous faire profiter de sa science? Ramado ouvre ses yeux gros comme des noix et dit à Julien:

- Viens, j'ai envie de jouer!

Les deux, joyeux, se déchaînent et se mettent à gambader le long de la rivière.

- Ramado, regarde, des flocons de neige! s'exclame Julien.

Il lève les deux bras et ouvre les mains en forme de fontaine, alors que Ramado cherche à les attraper avec son museau plat.

- Un, deux, trois, quatre, six, dix, vingt flocons, lance Julien d'une voix haute.

Du sol, une voix s'élève:

- On ne compte pas les flocons! dit la voix.

Julien regarde par terre et aperçoit une pierre plate, vert gris, avec un filet doré sur le dos. Il lui demande:

- Pourquoi pas?

- Est-ce qu'il te viendrait à l'idée de compter combien nous sommes de pierres, ici, au bord de la rivière?

- Mais c'est impossible! rétorque Julien.

- Tu vois! Et pourtant, vous, les êtres humains, vous comptez tout ce qui vous tombe sous la main. Vous définissez la vie à travers les chiffres. Vous n'y comprenez rien. L'argent fond comme les flocons de neige, s'envole au vent comme les feuilles à l'automne. Nous, les pierres, nous avons la chance de vivre une éternité sans compter.

Julien répond à la pierre:

- Nous, les êtres humains, nous vivons parfois jusqu'à cent ans.

- Ah! De nouveau les chiffres! répond-elle.

Julien dit:

- Oui, imagine, je vais fêter mes douze ans. La nuit du vingt-quatre au vingt-cinq décembre, c'est la naissance de Jésus. Comme cadeau, nous, les êtres humains, avons reçu une âme.

Donc, je peux, en toute liberté, réfléchir, me réjouir, discuter avec toi, avec l'arbre, avec Ramado, avec les flocons de neige, mais aussi avec ma famille. Si j'aime compter, c'est aussi parce que je préfère mettre cent pierres dans ma poche que d'avoir un cœur de pierre.

La pierre, étonnée, se tait et se fait ramasser par Julien qui l'emporte dans sa main.

- Viens, Ramado, nous devons rentrer, il est tard, dit-il. Ils reprennent le chemin du retour, déjà légèrement enneigé.